

Compte rendu

Ouvrage recensé :

BOUCHER, Philip P., *France and the American Tropics to 1700. Tropics of Discontent ?* (Baltimore, MD, The Johns Hopkins University Press, 2008), xiii-372 p.

par Pierre H. Boulle

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 62, n°3-4, 2009, p. 566-569.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/038526ar>

DOI: 10.7202/038526ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

raisons de son abandon dans la majorité des régions acadiennes, il mentionne les influences combinées du père Noël pour la distribution de cadeaux et de l'Halloween pour la mascarade, qui auraient éclipsé la tradition acadienne. L'auteur croit cependant que la raison principale derrière l'abandon de cette fête est la levée graduelle des restrictions catholiques de la quarantaine avant Pâques, surtout les exigences du jeûne, que compensait le carnavalesque de la Mi-Carême. Avec la disparition complète de ces obligations au Concile de Vatican II, Arsenault postule que la fête n'avait plus sa raison d'être et a tout naturellement disparu.

Pourtant, l'auteur dresse lui-même un portrait beaucoup plus complexe de transformations qui auraient mérité une plus longue analyse. La brièveté du livre ne sert pas ici le travail remarquable d'Arsenault, car la diversité des mœurs qu'il décrit est si vaste qu'il n'a pas l'espace nécessaire pour en démontrer tous les détails avec l'étendue qu'elle mérite. Par exemple, si l'auteur souligne d'une part que, jusque dans les années 1930, il était courant que des groupes de mi-carêmes rivaux s'adonnent à des violences et, d'autre part, que cette décennie marque l'inclusion graduelle de femmes et d'enfants parmi les *coureux*, il ne souligne pas que ce dernier fait coïncide avec la disparition des batailles rangées. Une vingtaine de pages additionnelles auraient sans aucun doute permis de tisser tous les liens qui s'imposent à la lecture.

Cela dit, Georges Arsenault ajoute un bon troisième volume à son duo d'études essentielles sur les fêtes acadiennes, *Courir la Chandeleur* (1982) et *Noël en Acadie* (2005). L'ouvrage remplit bien son double rôle de livre grand public et d'introduction savante. Les universitaires regretteront l'absence de bibliographie, mais apprécieront les notes infrapaginales, alors que le lexique final informera les lecteurs québécois des mots moins usités employés par les informateurs acadiens.

CAROLINE-ISABELLE CARON

Département d'histoire

Université Queen's

BOUCHER, Philip P., *France and the American Tropics to 1700. Tropics of Discontent?* (Baltimore, MD, The Johns Hopkins University Press, 2008), xiii-372 p.

Cet ouvrage est le premier de deux volumes sur les établissements de l'ancien Régime français dans l'aire des Caraïbes et en Amérique du Sud, série que l'auteur se propose d'offrir aux étudiants spécialisés en histoire

ainsi qu'aux lecteurs avertis. Le présent volume traite des premiers établissements, aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles ; le second traitera du *xviii^e*. L'auteur est un des rares historiens de langue anglaise qui se soit spécialisé dans l'étude des Antilles française avant la maturité du « système plantationnaire » au *xviii^e* siècle. Depuis une quarantaine d'années, on lui doit plusieurs monographies sur le sujet et un nombre important d'articles. C'est donc l'auteur idéal pour cette nouvelle synthèse.

Organisé en dix chapitres, l'ouvrage traite d'abord du contexte environnemental, géographique et humain, dans lequel s'inscrit la colonisation française en Amérique tropicale, puis des balbutiements de cette colonisation jusqu'à l'avènement de Richelieu au poste de premier ministre (1624) et à la création de la première compagnie coloniale pour l'île de Saint-Christophe (1626). Une seconde partie traite des quatre décennies suivantes, période de fondation des colonies antillaises, puis de leur octroi à des propriétaires privés. La dernière période est celle de la prise en main graduelle par la couronne, sous l'égide de Louis XIV et de Colbert, puis des successeurs de ce dernier. Chacune des deux dernières sections est divisée en quatre chapitres, les deux premiers décrivant la politique suivie, les deux derniers traitant de la société aux îles, de celle des libres d'abord, ensuite de la situation des « travailleurs contraints », engagés puis esclaves africains et créoles. Une brève conclusion donne un avant-goût de ce que sera le prochain tome sur le *xviii^e* siècle. Un chapitre additionnel sur la vision française des Caraïbes avant 1700 et une énorme bibliographie, éliminés de l'ouvrage publié par manque d'espace, se trouvent sur le web, à www.philipboucher.com. Nous soulignerons ici l'utilité de cette bibliographie sous son format inhabituel qui lui permettra d'être révisée périodiquement et risque ainsi de devenir un site essentiel pour qui s'intéressera au sujet.

Plusieurs thèmes démarquent l'auteur des assertions souvent trouvées dans les ouvrages généraux de ses prédécesseurs, dont beaucoup ont tendance, comme l'indique l'auteur, à extrapoler la réalité du *xvii^e* siècle de l'expérience du *xviii^e*, mieux documentée et étudiée. Ainsi, Boucher s'oppose au concept de « révolution » dans l'émergence du sucre comme principale denrée antillaise. Non seulement insiste-t-il sur le transfert très graduel des terres du tabac, première plante exploitée aux Antilles, au sucre et à l'indigo, mais il note que même dans les colonies où le sucre prend un essor précoce, peu d'habitations du *xvii^e* siècle peuvent être comparées aux grandes plantations du *xviii^e*. Par ailleurs, il insiste sur le fait que jusqu'à la fin du siècle la production aux îles de denrées vouées à

l'exportation était accompagnée d'une agriculture vivrière. De même, le remplacement des engagés par des esclaves africains se fait plus graduellement qu'on ne l'a dit, si bien qu'assez longtemps, des engagés s'occupent dans les sucreries des travaux artisanaux. Ce n'est que dans les dernières décennies que les propriétaires, outrés par les exigences de ces artisans et l'incapacité de les retenir au-delà de leur engagement, commencent à apprendre les différents métiers du sucre à certains de leurs esclaves créoles. Enfin, on notera que l'énorme déséquilibre démographique entre les libres et les esclaves, caractéristique du XVIII^e siècle, n'apparaît que très tardivement aux Antilles françaises et que la moyenne du nombre d'esclave par plantation demeure au XVII^e assez modeste.

L'une des qualités de l'ouvrage est l'approche comparative avec d'autres sociétés de l'époque, tant coloniales que métropolitaines. Ainsi, le sort des engagés et des esclaves dans les colonies françaises se trouve constamment comparé aux situations parallèles dans les colonies anglaises et espagnoles, au bénéfice tout relatif de ceux que les colons français exploitent. De même, les taux de mortalité très sévères, surtout au cours de la période d'acclimatation aux tropiques, sont comparés à ceux de la métropole, somme toute assez semblables, et à ceux de la Nouvelle-France, de beaucoup inférieurs. C'est aussi par comparaison avec l'histoire de l'expansion américaine aux XVIII^e et XIX^e siècles que l'auteur peut qualifier la société antillaise à ses débuts comme caractéristique de la « frontière » : population principalement mâle et jeune ; équilibre entre les libres et les non-libres ; précarité de la vie. Il note toutefois qu'au cours des périodes suivantes, l'ère qu'il nomme de « pré-plantation », les colonies évoluent différemment, certaines comme la Martinique étant plus avancées, alors que d'autres, comme Saint-Domingue et Cayenne, demeurent jusque très tard au niveau de la frontière.

Nous ne pouvons terminer sans mettre quelques bémols à notre enthousiasme. Avec raison, l'auteur condamne certains collègues pour leur habitude de citer les ouvrages les plus récents au sacrifice des plus anciens dont ils sont dérivés, et directement les documents d'archives qu'ils ont lus dans les ouvrages de leurs prédécesseurs (p. vii-viii). Boucher naturellement suit ses propres conseils et s'évertue à citer la source exacte où il a trouvé son information. À l'occasion cela compliquera la tâche du chercheur, par exemple lorsque la fameuse anecdote sur Louis XIII et la reconnaissance de l'esclavage est citée comme véridique à partir d'un ouvrage de Gabriel Debien (p. 77) avant d'être correctement attribuée au père Labat et remise en question (p. 155). Citer le document original

pourrait être une aide au lecteur, mais surtout, il est essentiel de vérifier sur ce texte l'exactitude de l'information reçue. Est-ce toujours le cas ici? Ni la méthode de l'auteur ni sa bibliographie ne nous permettent de le savoir. Enfin, est-ce le soin « d'éviter d'être taxé d'insensibilité », comme il l'indique dans un autre contexte (p. 300), qui rend l'auteur particulièrement prudent dans ses jugements de valeur, même au risque d'être accusé de s'adonner au « politiquement correct »? Toujours est-il qu'il assure un peu trop souvent ses lecteurs de sa propre sensibilité aux malheurs des exploités et à l'immoralité de l'esclavage en général. Toutefois, rien de cela n'enlève à l'ouvrage son exceptionnelle qualité. Voici un texte mesuré qui mérite de devenir une référence incontournable.

PIERRE H. BOULLE
 Département d'histoire
 Université McGill

BOUDREAU, Claude et Michel GAUMOND, *Le Québec sous l'œil de l'arpenteur-géomètre. Depuis Champlain* (Québec, Les Publications du Québec, 2007), 140 p.

Il faut seulement se rappeler l'acte qui a déclenché la première rébellion de Riel en 1869 pour reconnaître l'importance politique du rôle de l'arpenteur dans un pays dit « neuf ». Or, l'arrivée des arpenteurs venant du Canada représente un moment clé dans la colonisation de la Rivière Rouge par les autorités canadiennes, et Riel l'avait très bien compris. En empêchant les arpenteurs de continuer leur travail, les leaders métis de la Rivière Rouge ont signalé qu'ils avaient l'intention de défendre leur territoire.

Ce livre, abondamment illustré, veut commémorer l'apport des arpenteurs dans le territoire québécois depuis le Régime français. Publié en 2007, l'ouvrage commémore les 125 ans de la Corporation des arpenteurs-géomètres de la province du Québec et les 100 ans de l'École d'arpentage de l'Université Laval. Les auteurs nous fournissent un court texte d'environ 25 pages comme introduction à l'histoire de l'arpentage au Québec. Ils mettent l'accent sur l'histoire institutionnelle des arpenteurs (fondation de l'école d'hydrographie par les Jésuites en 1672, les lieux de formation sous le Régime britannique et depuis la Confédération, et les lois qui gèrent la profession). Ils donnent quelques exemples d'arpenteurs importants en fournissant des biographies brèves des arpenteurs généraux, Samuel Holland et son neveu Joseph Bouchette, et deux arpenteurs Théodore de Pincier et Pascal-Horace Dumais.